

d'une poésie qui, d'abord, fait illusion. M. Rostand n'est pas l'un d'eux, mais il faut qu'il songe à eux avec une espèce d'horreur. Jusqu'ici, il s'est abandonné à l'ivresse heureuse de son jeune talent, il s'est laissé aller à la griserie des mots, il s'est amusé aux effets de scènes, aux jongleries de style et de versification, et l'art a été pour lui un jeu. Il a pris pour ses maîtres Scribe et Banville : maîtres dangereux !

Le moment est venu pour M. Rostand d'échapper à leur influence et de renoncer à des procédés dont la tyrannie compromettrait l'œuvre que nous devons attendre de sa maturité. Tableaux pittoresques, scènes joliment filées, mots spirituels, enfilade d'images claires et frêles, c'est l'extérieur du théâtre et de la poésie. Il ne faut pas que M. Rostand devienne le prisonnier de cette manière tout artificielle. Il ne faut pas qu'il se rende lui-même incapable de nous donner un théâtre où il n'y ait plus d'âme, plus de pensée, plus de vie intérieure, un accent plus personnel. Il a tout juste un peu plus de trente ans : avec l'expérience qu'apporte la vie, un jour peut venir où il aura quelque chose à dire. Il faut que, alors, il soit en mesure de le dire avec vigueur, avec sobriété, avec originalité.

Voilà pourquoi nous souhaitons qu'il ne compromette pas, en versant du côté où il penche, les ressources dont il est si abondamment pourvu. Et voilà pourquoi nous souhaitons que le demi-succès, encore très honorable, de l'*Aiglon* lui soit un avertissement dont il sache profiter, afin de justifier quelque jour les grandes espérances que nous continuons de mettre en lui. (1)

R. DOUMIC,

(*Revue des Deux-Mondes*, 1 avril 1900).

---

(1) Voir : Delfour, *Religion des Contemporains*, Tome III, p. 114, sur le *Cyrano* de M. Rostand.